

# 10 ZONE OCCUPÉE

arts / culture / réflexions

SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN



1 925 109 085 781

# Déambuler dans l'abricadabri

entre Houdini et Francis O'Shaughnessy



*Daniel Groleau-Landry*

La Biennale de Sudbury est un festival de littérature et d'arts visuels qui se déploie toutes les années paires à Sudbury depuis 2008. Elle regroupe la Foire d'arts alternatifs de Sudbury ainsi que le Salon du Livre du Grand Sudbury et les festivaliers sont invités à participer aux deux événements. Cette année, je participe à la Foire d'arts en tant que spectateur. Plusieurs installations et expériences différentes conceptualisées par plus d'une trentaine d'artistes issus des quatre coins du globe y sont exposées. On m'informe qu'il y aura une série de performances pour clôturer le festival. On m'invite à regarder les performances d'artistes que je ne connais pas encore. À dire vrai, j'apprécie beaucoup l'art performance mais je n'ai pas souvent l'occasion d'en voir. Je me dis que c'est une occasion en or de découvrir quelque chose d'inédit et j'accepte volontiers de rester. Je ne sais pas à quel point je vais m'amuser.

La première performance est effectuée par Francis O'Shaughnessy, un artiste chevronné qui déploie un haïku performatif avec l'appui des artistes Étienne Boulanger, Mylène Myers et Patrick Dionne. Depuis 2002, il a réalisé plus de 120 performances dans 22 pays d'Europe, d'Asie et des Amériques. Le haïku performatif, je l'apprendrai plus tard, est une approche artistique qui revendique une cristallisation de l'essentiel d'un état fixe. Il se déploie habituellement en trois vers ou mouvements. C'est une forme artistique qui cherche à caractériser l'essentiel de la chose, sans la mimésis, en l'évoquant de façon visuelle. Il va sans dire que je suis intrigué.

Les trois autres interprètes sont assis auprès de Francis, lui-même assis sur un banc dans un tableau, un préambule aux actions plus complexes. Francis est vêtu de blanc, pieds nus, la concentration dans les yeux. Il se lève et commence à faire des répétitions de mouvements gracieux semblables à un mélange de tai-chi et de danse, sur une carpe de caoutchouc d'environ dix pieds de long et trois pieds de large. La lenteur est de mise dans ces mouvements qui semblent évoquer une recherche d'équilibre. Il se prépare à activer son corps pour les gestes qui suivront, évoquant une tension dans la grâce. Les interprètes, vêtus de chemises neutres et de casques de motocyclette, restent assis et observent.

Francis procède au deuxième vers de son haïku visuel. Les actions déployées dans cette performance gravitent autour des notions d'opposition et de contraste entre les couleurs et les textures. Comme un serveur, il porte deux assiettes blanches et parvient à y faire tenir en équilibre les deux monticules, un de terre à gauche et l'autre de sucre à droite. Les deux figures à casques ajoutent tour à tour du poids aux deux récipient en additionnant de la substance. Francis fait le trajet à plusieurs reprises entre les deux côtés mais son équilibre est précaire. On sent la tension inégale dans les deux bras de O'Shaughnessy, l'effort requis pour maintenir les deux assiettes à un niveau équivalent, confiant et déterminé à ne pas échapper le tout sur le pavé du stationnement. Les autres intervenants habitent leur espace de façon détachée, en exécutant des gestes simples et mécaniques lorsqu'ils ne sont pas en contact avec Francis, leur nature robotique en exergue. Une fois les monticules suffisamment hauts, Francis s'agenouille devant chacun des montards qui ajoutent une fraise d'un rouge éclatant sur le sommet de chaque dune. Les actions complétées, l'artiste dépose les deux monticules à chaque extrémité du cercle que forme l'auditoire.

Ce haïku performatif culmine en un mouvement d'espoir et d'amour pour soi. Le troisième vers évoque un sentiment d'envol, de légèreté d'esprit. Les artistes déplacent la carapette de caoutchouc de sa position verticale à l'horizontale, signifiant une transition vers un autre paradigme conceptuel. Pour la dernière action, O'Shaughnessy trace une ligne au sol et, soutenu par Myers, se couche sur le dos en équilibre. Suspendu en l'air, il bat des bras tranquillement, suggérant les gracieux battements d'ailes d'un oiseau. Comme si la lutte précédente tirait à sa fin et que ce moment d'espoir, de renouveau était en pleine floraison, comme une permission d'exister, d'explorer des frontières inconnues et d'embrasser l'étrangeté.

Dans l'ensemble de cette performance, j'ai ressenti une exploration des gestes universels du quotidien. L'urgence dans la déconstruction des procédés habituels de gestion de cette routine qui sape nos passions. L'artiste s'interroge sur les modalités de l'existence et sur l'amour comme retour en force vers soi. Le poids de ce vécu terrestre et les réalités pratiques, la terre, sont donc opposés au sucre, la passion, les plaisirs de la vie. Une image puissante propulsée par l'instabilité de sa matérialisation.

L'atmosphère légèrement orwellienne de cette pièce est ponctuée par la présence des artistes aux casques de motocyclette, image qui évoque d'une part la menace de l'oppression policière et, d'autre part, la fusion entre l'homme et la machine. Cette force impassible surveille chaque mouvement du sujet principal, circonscrivant les limites de son action et créant un contraste avec la qualité de ces gestes performatifs. Juxtaposée à une image qui évoque une tension entre les couleurs brune et blanche, il y a là quelque chose qui souligne les départages identitaires et culturels. Les figures à casques, avec leurs gesticulations mécaniques, évoquent à leur tour l'angoisse présente au cœur de cette notion de fusion entre la robotique et l'humain.

La clé de cette performance repose dans le message inscrits sur les deux-shirts des figures casquées. L'inscription *Vivre chaque jour comme un miracle*, en noir sur blanc, est une phrase à double sens. En contexte, elle pourrait signifier l'extase spirituelle, voire pastorale, envers la vie prise au jour le jour avec gratitude et sérénité. Toutefois, les vitres noires des casques confèrent une autre symbolique à ce slogan aux allures bienveillantes. Les policiers regardent se déployer un être aux énergies tendues entre ses pulsions pragmatiques et idéalistes. Leur présence semble hostile à cet exercice d'échappement au quotidien, puisqu'ils sont responsables de l'accumulation de la terre et du sucre sur les assiettes et limitent ainsi les mouvements du protagoniste. La juxtaposition de leur présence menaçante et du slogan de leur chandail provoque une absurdité certaine. Le sous-entendu, bien sûr, c'est qu'ils devraient vivre chaque jour comme si ce pouvait être le dernier.

Visiblement, on s'interroge ici sur les limites de l'existence humaine, ses rapports avec la machine, l'impersonnel et le tactile, le lourd et le léger. Un être en quête de fuite, de liberté au sein des frontières du monde. Une performance qui fait réfléchir à notre rapport au quotidien, ses limites, et à l'équilibre que nous cherchons tous au sein de nous-même.

La foule est attentive et, une fois la magie de la catharsis dissipée, nous rentrons quelques instants nous réchauffer au bar. Le coucher du soleil à l'horizon rougit le ciel aux teintes oranges, bleues et mauves. L'ambiance est décontractée, mais on entend les discussions intenses qui bourdonnent autour. Seul pour un instant, je réfléchis à la performance de Francis et me considère bien heureux de vivre un quotidien entouré d'âmes créatives. Les discussions continuent et on nous informe que la prochaine performance est sur le point de commencer.

C'est au tour d'Étienne Boulanger de nous époustoufler. Ancré dans une esthétique gravitant autour des réparations, du stationnement, du béton et du métal, sa performance ne laissera personne indifférent. Étienne est lui-même un artiste très actif dans les domaines de la vidéo et de l'installation et a présenté son travail dans plusieurs événements et festivals au Québec et à l'étranger. Tout cela je l'apprendrai plus tard. En ce moment, je suis impressionné par l'imposante tour d'acier et de bois qu'il a construite. Je me demande bien ce qui va se passer.

Le public se rassemble autour de la structure haute d'une quinzaine de pieds. Elle possède trois étages et Étienne est debout sur le deuxième. Composée principalement d'un échafaud, d'un treuil de métal et d'une boîte blanche au sol d'environ six pieds de haut et deux pieds de large, la structure possède également une trappe taillée dans le second palier, de manière à ce que l'artiste puisse s'y glisser à l'envers suspendu par les chevilles à l'aide d'une corde. Un peu comme du bungee à quinze pieds de haut. Un système de poulies fait en sorte qu'Étienne puisse être descendu par les chevilles dans la boîte blanche qui n'a pas l'air très confortable. L'action est toutefois impressionnante et le public est sidéré par la procédure. Pour ma part, j'ai le vertige.

Après quelques remuements dans la boîte, Étienne remonte au deuxième étage de la structure avec en main un conifère d'environ quatre pieds de haut. Personne ne s'attendait à voir surgir cet arbre et je devine le côté humoristique de la performance. Le public apprécit. Puis l'artiste replonge au premier étage et disparaît dans la boîte une seconde fois, toujours suspendu par les chevilles, son conifère l'attendant au deuxième. Sortant de nulle part, deux complices (O'Shaughnessy et Myers) arrivent avec un long tissu blanc pour recouvrir les deux premiers étages de la structure et cacher les mouvements d'Étienne. Il me confiera plus tard que ce moment est un pastiche d'un tour d'illusion bien connu, popularisé entre autres par Houdini, c'est-à-dire la volatilisation d'un sujet quelconque et sa réapparition.

Après quelques moments d'attente, Boulanger ressurgit avec une tronçonneuse et c'est le clou du spectacle. Il place le conifère dans la boîte qu'il pose à l'horizontale sur une planche à scier. Cette suite d'actions démontre bien que la performance est véritablement un hommage au célèbre illusionniste Harry Houdini. Il saisit le conifère et mime le célèbre tour qui consiste à couper son assistante en deux et à la rassembler comme si de rien n'était. Sauf que cette fois-ci c'est avec une *chainsaw*.

Habituellement, dans ce numéro, l'assistante se fait couper les jambes et, après quelques mouvements théâtraux, la boîte est replacée à l'endroit. Les jambes sont alors dévoilées, rattachées à leur torse comme par magie. Cette fois-ci, l'arbre de remplacement est directement lié au sens de ce qui est assujéti, de ce qui souffre, de ce dont on abuse. Sauf qu'ici, il n'est pas question d'illusion mais de transposition dans la réalité avec des conséquences réelles dans le présent. Scier l'arbe, pour de vrai et pour de bon, évoque la finalité qui brise l'ensorcellement.

Il faut dire que l'effet est bien différent quand c'est une tronçonneuse qui détruit un conifère. L'arbre explose en bran de scie devant l'auditoire, laissant deux morceaux coupés net sur le sol. La réaction de la foule, saturée d'introspection, est très positive, avec une ovation qui dure plusieurs minutes. L'action de scinder l'arbre en deux est inattendu, voire surprenante. Après tout, qui s'attend à voir une chainsaw dans une soirée comme celle-ci ?

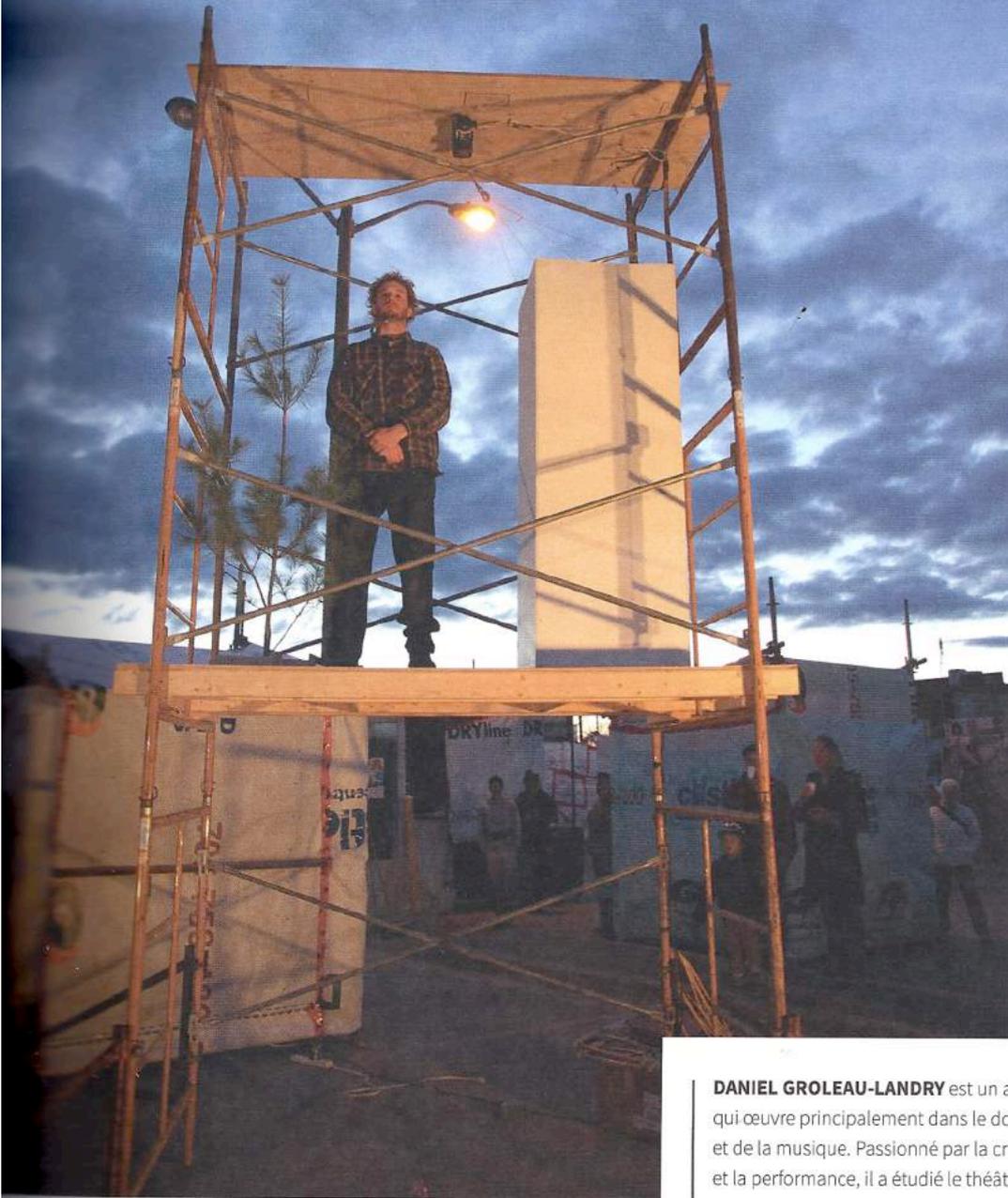
Plusieurs interprétations sont possibles. Il y a dans le contraste entre les objets mécaniques et les éléments naturels une tension symbolique importante. La structure de la manœuvre renvoie aux tours de magie d'Houdini mais, une fois les objets détruits, ils ne peuvent jamais être réparés ou réutilisés. Serait-ce un commentaire sur les pratiques de foresterie et leur perception par le public ? Sans doute peut-on interpréter cela, mais j'aime plutôt me concentrer sur la forme qu'a choisie Boulanger pour sa performance.

En élaborant cette mise en scène en hommage à l'illusionniste, l'artiste dialogue avec le passé tout en s'interrogeant sur les notions contemporaines du spectacle. Qu'est-ce qui est création artistique et qu'est-ce qui est destruction ? En extrapolant les symboles liés à la scie mécanique et au conifère, on peut y voir un commentaire sur la foresterie et la disparité entre les ordres mécaniques et naturels de ce monde. Mais aussi un acte destructeur divertissant. La destruction des éléments naturels dans un contexte de performance est placée ici en parallèle avec la machinerie humaine au centre de notre champ de vision. À cause d'elle, l'ordre naturel se dégrade, comme les brindilles du conifère étalées sur le sol.

J'ai été charmé par le déploiement des efforts de l'artiste et de sa structure à poulies, à la fois imposante et spectaculaire. J'ai vraiment vécu un vertige lorsqu'il s'est suspendu en l'air et est descendu la première fois. Ce qui est certain, c'est qu'il y a dans son acte de performance une énergie brute, une soif du risque et un amour de son auditoire. L'effet que les actions entreprises par Boulanger ont sur la foule est palpable. Tout cela commence sur un ton léger menant vers un crescendo qui atteint son point culminant sur les mailles d'une *chainsaw*.

Somme toute, je suis ressorti de cette soirée avec un intérêt renouvelé pour la performance. J'avais plusieurs questions pour les artistes et je n'ai pas hésité à les leur poser. Si je partage ici mes commentaires, c'est qu'ils ont eu la gentillesse de me répondre. Une soirée inspirante et deux performances étonnantes !

# SUDBURY



© Nadine Bariteau

**DANIEL GROLEAU-LANDRY** est un artiste pluridisciplinaire qui œuvre principalement dans le domaine de la littérature et de la musique. Passionné par la création, la critique et la performance, il a étudié le théâtre et la littérature à l'Université d'Ottawa. Il a participé à plusieurs programmes de mentorat littéraire grâce à l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français, où il siège actuellement à titre de conseiller. Il connaît bien le milieu littéraire francocanadien et s'y engage activement.